

**CINÉMA(/CINEMA,58)**  
**+ MUSIQUE(/MUSIQUE,59)**  
**+ LIVRES(/LIVRES,60)**  
**+ SCÈNES(/THEATRE,28)**  
**+ ARTS(/ARTS,99964)**  
**+ IMAGES(/IMAGES,100296)**  
**+ LIFESTYLE(/VOUS,15)**  
**+ MODE(/MODE,99924)**  
**+  
BEAUTÉ([HTTPS://WWW.LIBERATION.FR](https://www.liberation.fr/beaute)  
/BEAUTE,100215)**  
**+ FOOD(/FOOD,100293)**

INTERVIEW

# **L'ÉPREUVE DES FOUETS**

Par Jean-Baptiste MARONGIU (<https://www.liberation.fr/auteur/7004-jean-baptiste-marongiu>)

— 28 mars 2002 à 22:44

## Entretien avec Patrick Vandermeersch, issu d'une famille de révolutionnaires et d'hommes d'Eglise, théologien et psychanalyste, apôtre d'un catholicisme libre, éclairé et jouisseur.

Il aurait été proprement miraculeux que Patrick Vandermeersch né à Bruges en 1946, théologien, psychanalyste, professeur de psychologie de la religion et la flagellation se ratent. Mais il a fallu qu'il change de milieu, passant de la faculté de théologie de Louvain à celle de Groningue, de sa catholique Belgique aux protestants Pays-Bas. Il a fallu aussi qu'il découvre un petit village espagnol, San Vicente de Sonsierra, où l'on pratique encore un rituel de flagellation, le jeudi de la Passion, chaque année depuis des siècles. La Passion était déjà le sujet d'un de ses livres, il y a une dizaine d'années.

Pourquoi la flagellation ?

Je ne m'intéressais pas du tout à un phénomène aussi bizarre que la flagellation, jusqu'au jour où j'ai fait avec un groupe d'étudiants un voyage d'études en France et en Espagne. Le titre était vague : explorer le bon usage de la souffrance en milieu laïc et religieux. C'était la semaine de Pâques 1994. On est allé à Lisieux, à Oradour-sur-Glane, à Lourdes, puis on est passé en Espagne pour voir quelques

services de la semaine sainte. Un collègue m'a signalé un village où il y avait des types qui se flagellaient en public. Ça a été un choc, ce catholicisme d'un autre âge. Et pourtant ce sont des gens normaux, qui aiment la vie, sachant très bien que ce qu'ils font est très bizarre. Et ils m'ont demandé de les aider à comprendre un peu plus leur histoire séculaire. Mon livre est l'aboutissement de ce travail.

»

Aviez-vous d'autres raisons ?

J'ai eu du mal à y croire quand j'ai découvert que l'un des plus vieux documents que nous ayons sur la flagellation, c'est la règle des flagellants de Bruges, où je suis né, et qui date de 1349. En cette année, le bailli de la ville était Pierre Vandermeersch : mon premier ancêtre, celui avec qui débute l'arbre généalogique familial, et qui, sûrement, s'est trouvé à devoir réprimer les débordements des flagellants. Je me suis rendu compte aussi que la procession du Saint Sang, à laquelle, enfant, j'ai participé, était probablement une ancienne procession de flagellants.

Le côté maternel a-t-il compté aussi ?

Certes. Et c'est curieux, puisqu'il y a presque homonymie. C'est une branche de révolutionnaires et d'hommes d'Eglise. Il y a le fameux général Van der Meersch qui a

conduit la révolution en 1789 contre les Autrichiens, avant que les Français ne viennent nous libérer pour mieux nous annexer. D'ailleurs, ma famille a vécu toujours entre les Flandres et la France. Pendant quelques années, au début du XIXe siècle, l'actuel palais de l'Elysée a appartenu à notre famille qui y avait installé des activités payantes : une bibliothèque, un salon de dégustation de glaces mais aussi la possibilité d'assister à des expériences scientifiques, de faire des ascensions en ballon. Jusqu'à 1864, on a possédé l'abbaye de Royaumont. De ce côté maternel, on trouve également un célèbre évêque de Bruxelles, homme de rigueur et d'ordre qui apprécierait modérément mon intérêt pour la flagellation, et l'écrivain Maxence Van der Meersch.

Pourquoi votre livre débute-t-il avec le deuxième millénaire ?

Parce qu'il n'y avait pas de flagellation avant. Entendons-nous bien : comme punition, la flagellation est connue depuis toujours. Les Romains la pratiquaient, Pilate a fait flageller le Christ lui-même. Dans les monastères, les abbés faisaient flageller les moines qui avaient failli, etc. Mais ce n'est qu'à partir de l'an Mil qu'elle commence à monter en puissance comme une pratique de la foi. Dans les couvents avec Pierre Damien à la fin du XIIe siècle, puis, au grand jour, avec des groupes de flagellants. C'est un mouvement laïc, plus ou moins hérétique, toléré ou persécuté par l'Eglise selon les moments. Né en Italie, il a fait un tour en Bohême, pris beaucoup d'ampleur en Allemagne, passant ensuite par la Belgique actuelle et s'est terminé à Tournai, réprimé par Philippe de Valois, roi

de France, qui en a demandé la condamnation au pape, à la fin de 1349.

Comment caractériseriez-vous ces flagellants ?

Ils ne restaient pas longtemps ensemble, trois jours au maximum : on se flagellait, après on se quittait, amis comme avant. En général, ils se promenaient de ville en village, et ils n'avaient pas le droit de rester plus d'une nuit dans le même endroit. Très peu de femmes, surtout des hommes. Ils se flagellaient trois fois par jour, en chantant le plus souvent des hymnes à la Vierge.

Se flageller soi-même ?

S'autoflageller. C'est très important. Il est dit, de temps en temps, qu'un moine a demandé à être flagellé, mais ce n'est pas du tout courant et c'est très réglementé : il faut que le confrère soit prêtre, que cela se passe dans une chapelle dont la porte doit rester rigoureusement fermée. Les flagellants du Moyen Age sont convaincus d'avoir un accès direct au divin, pour le dire avec une formule académique et distanciée d'aujourd'hui. Tout est lié au sang, au sang du Christ, à l'époque où il prend une importance sacrée extraordinaire. C'est le début du conte du Graal, et du déferlement des reliques du saint sang et de la sainte croix (Je me souviens que ma grand-tante maternelle gardait la sienne sur la cheminée de sa chambre à coucher). On veut se libérer des péchés et il n'existe pas encore de conception du péché comme d'une dette individuelle dont il faut s'acquitter : alors on se met à imiter la Passion et le corps souffrant du Christ.

## Comment la flagellation se mue-t-elle en discipline ?

Le terme est introduit par les jésuites. On ne parle plus de s'identifier au Christ, sinon accessoirement. On veut en revanche réprimer la chair, et la chair veut dire la sexualité. Nous sommes entre le XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, où la sexualité commence à sortir d'une indistinction naturelle, pour ainsi dire animale, pour s'affirmer comme quelque chose singularisant l'être humain. Aussi la flagellation devient-elle discipline du corps et de sa sexualité. On ne va plus jusqu'au sang dans la flagellation bien tempérée des jésuites : on prend une cordelette qu'on se lance discrètement, jamais en public, surtout sans tomber en transe, mais régulièrement, tous les jours, pendant des semaines

Au lieu du corps collectif du Moyen Age, on fait corps à part.

C'est ambigu, car on se discipline pour faire la volonté de l'autre, de Dieu mais aussi de son confesseur. Et, dans cette obéissance, peut venir se loger un certain masochisme. Chaque individu doit découvrir ce que Dieu veut de lui personnellement. C'est ici qu'émergent le sujet, c'est-à-dire quelqu'un qui est conscient de son péché et s'en sent coupable. En même temps, en tant que sujet, il se met dans la position de pouvoir discuter avec le Seigneur l'addition pour ses fautes.

Il y a comme un enfouissement progressif de la mortification du corps...

Elle devient de plus en plus secrète sous la critique du

clergé séculier. En 1700, l'abbé Boileau, le frère du poète, s'en prend à la discipline, et ridiculise ces punitions qui, sous couvert de mortifier le sexe, l'excitent en réalité. La discipline ne disparaît pas pour autant, mais on en parlera de moins en moins. J'ai entendu moi-même des témoignages que la pratique de la discipline continue ici ou là, et qu'elle a repris de plus belle dans un mouvement comme celui de l'Opus Dei. En gros, on peut dire que la discipline a disparu à la fin de 1950.

Pourquoi culpabilité et naissance du sujet moderne vont-ils ensemble ?

A partir du XVIIe siècle, la confession s'installe partout, aussi bien des péchés mineurs que des sentiments. La culpabilité personnelle grandit. D'ailleurs pas de la même façon en milieu catholique et en milieu protestant qui garde l'idée qu'on est pécheur pour ainsi dire en bloc, sans nuances. Le protestantisme ignore cette façon qu'ont les catholiques de calculer leurs péchés, de les peser, de les compter, surtout les péchés de la chair. On peut trouver cela terriblement comique, mais derrière ce vécu de la sexualité, comme l'a vu Foucault, il y a un autre vécu de l'individualité, qui permet au sexe en se détaillant de s'affirmer. Le livre que projetait Foucault, les Aveux de la chair, nous manque énormément.

En quoi la religion est-elle affaire de corps ?

Je suis parti de la flagellation pour en arriver au fondement corporel de l'acte de foi. C'est un domaine très peu exploré. Il est certain que le christianisme, surtout

occidental, s'est affirmé comme une spiritualité de la Passion et donc de la souffrance. La passion ce n'est pas seulement être passif, mais être passif vis-à-vis de quelque chose d'autre et cela passe par le corps. J'étais très frappé de retrouver chez l'un de mes ancêtres, l'écrivain Maxence Van Der Mersch, une culpabilité des plus noires à cause de son homosexualité mal assumée accompagnée du plaisir de s'y vautrer avec délice. Moi, je crois qu'un catholicisme libre, éclairé, jouisseur, soit à notre portée, qui, hors toute culpabilité, sache écouter les raisons du corps.

Jean-Baptiste MARONGIU (<https://www.liberation.fr/auteur/7004-jean-baptiste-marongiu>)